

GRAZYNA ET SES HOMMES

MONIQUE DOUILLET

1

Par un beau jeudi de mai en soirée, je me promenais avec ma compagne Michèle dans la vieille ville. Au détour d'une ruelle qui débouchait sur une place carrée de bonne dimension, une voix chaude et puissante nous a stoppés net. Le chanteur, debout sur un podium, était un géant à tignasse brune. « Il chante dans une langue slave, son instrument là, je crois que c'est une bandura, » m'a dit Michèle. Au sol, à son côté se trouvait un accordéon et derrière lui un piano électrique. Le jeune homme élancé, vêtu de noir, portait sur l'épaule une grande écharpe rouge façon Aristide Bruant. Il avait un visage d'ange auréolé de cheveux bruns bouclés. Il était d'une beauté sidérante. Nous étions proprement envoûtés par la force brute, je dirais "primitive" qu'il dégageait. Nous nous sommes assis sans mot dire, à vingt mètres du plateau. À la pause, il a expliqué qu'il venait d'interpréter des chants du XVII^e siècle, originaires du Caucase, ainsi que des musiques tsiganes de la même époque. Pendant que j'écoutais ses explications, mon attention a été attirée par l'agitation d'une femme plantureuse, revêtue d'un poncho bleu vif à liserés rouges, au pied de l'estrade. Sa longue chevelure blonde et crantée tombait jusqu'à ses reins. Ma compagne l'observait aussi. Je lui souffle :

— génération peace and love, une résurgence hippie des années 60...

— Elle me fait plutôt penser à la Vénus de Botticelli, un peu sur le retour, m'a-t-elle répondu. La femme allait et venait devant le podium adressant au chanteur des signes qui semblaient concerner le réglage des micros et se retournait sans cesse pour surveiller les réactions du public. On aurait dit une lionne aux aguets. Juste derrière elle, une superbe jeune fille brune, assise sur un banc, buvait le chanteur des yeux et des ouïes.

— Ce doit être l'amie de l'artiste, a commenté Michèle qui avait suivi mon regard.

— J'ai l'impression que ta Vénus s'efforce de lui cacher la vue sur le plateau par son opulente présence. »

Maintenant le musicien s'accompagne au piano. « Prodigeux ! » s'exclame Michèle ! Le chanteur lui lance une œillade complice suivie d'un accord moqueur. Je la pousse du coude.

— Attention ! la Vénus de Botticelli vient de te prendre dans son collimateur !

— Ce doit être la mère du chanteur, elle semble faire office d'imprésario.

— Je n'en sais rien, mais d'ici je devine la chasse gardée ».

À la fin de la séance, je m'approche du podium et fais un signe au dénommé « Slavik Dmitrovitch » (son nom se trouve sur les affiches placardées devant lui). Il est occupé à enrouler des câbles et me renvoie d'un geste à *la maîtresse de cérémonie agitée*. Celle-ci s'avance aussitôt vers moi, main droite tendue en déclarant : Je suis le manager.

— J'ai éprouvé un véritable coup de foudre pour votre chanteur, ma compagne aussi ! Samedi prochain nous recevrons une vingtaine d'amis à l'occasion de son anniversaire, et nous serions heureux de le faire découvrir !

— En principe ce sera possible, confiez-moi votre numéro, je vous confirmerai notre visite dès lundi. Elle plonge une main sous son poncho, en disant : appelez-moi *Grazyna !* et en ressort une carte de visite qu'elle me tend. Je lis : *Grazyna de Kerenec, manager*, au-dessous, *Le manoir*, son adresse et son numéro de téléphone. Derrière nous, la belle admiratrice brune quitte son banc sous le regard de l'imprésario qui ne la salue pas. Slavik nous rejoint. Son air timide et guindé contraste avec la décontraction qu'il affichait en scène.

— Notre prestation sera amicale, ajoute-t-elle, en cherchant des yeux l'approbation de Slavik. Je les invite à prendre un rafraîchissement à la terrasse d'un café proche. Elle prend la parole aussitôt :

— Une fois par trimestre, j'organise une soirée culturelle et gastronomique au manoir, c'est notre habitation, mais je l'ai aménagée en résidence d'artistes. Nous y recevons un public sélect, composé de membres du Lion's club et du Rotary, voyez-vous. Certains d'entre eux sont très généreux. Êtes-vous artiste vous-même ?

— Architecte.

— Ah oui, c'est très près ! J'espère vous compter prochainement parmi nos convives. Des personnalités éminentes sont assidues à toutes nos soirées, autant pour le talent de Slavik que pour ma cuisine raffinée, dit-elle la bouche gourmande. Il y a déjà quinze ans que j'ai pris la carrière de Slavik en mains... »

Le samedi soir, vers 20 h 30, nos invités sont déjà installés de part et d'autre des tables à tréteaux dressées sous la tonnelle quand la cloche retentit. Grazyna apparaît avec un petit cadeau joliment emballé qui se balance à son doigt et le remet à Michèle en lui adressant ses vœux. Elle porte une robe vaporeuse à volants vert pomme et se tient en équilibre instable sur des escarpins rouge sang, assortis à son rouge à lèvres débordant. Ses longs cheveux, un blond, un blanc flottent sur ses épaules et dans son dos. Slavik la suit à distance, portant ses

instruments dans un grand sac. À sa suite, il fait le tour de la table et serre cérémonieusement les mains avec une application d'automate. Les deux places en bout de table ont été réservées à nos invités d'honneur. Ma compagne ouvre son cadeau, deux CD audio de Slavik dans une jaquette réalisée en papier chiffon vélin de haute qualité, entièrement calligraphiée au pinceau chinois. L'œuvre d'art est signée Grazyna.

« Je suis moi-même artiste-peintre, précise-t-elle pendant que la jaquette circule de main en main, mais je me consacre tellement à mon chanteur depuis quinze ans que je m'oublie un peu, minaude-t-elle. Slavik, lui, est musicien dans le sang, l'un de ses grands-pères était violoniste et l'autre chanteur d'opéra. »

Muet, Slavik écoute un peu ennuyé, dominant l'assemblée de sa haute stature. Quand le pastis et le whisky montent jusqu'à eux, Grazyna les refuse en déclarant : « Merci, je ne bois pas d'alcool, Slavik non plus ».

Tiens ? Un russe blanc qui ne boit pas, me dis-je ? Elle perçoit mon étonnement silencieux et ajoute conciliante : « nous prendrons une goutte de vin en fin de repas pour trinquer avec vous ». Aussitôt, elle revient aux présentations :

« Je suis d'origine polonaise par ma mère, comme mon nom ne l'indique pas, car je porte celui du père de mes enfants. Actuellement, nous vivons de façon quasi ascétique, par nécessité. Nous nous contentons du *Revenu minimum d'insertion*, car Slavik se consacre exclusivement à son Art. Quant à moi, je cultive des légumes et des plantes aromatiques dans mon potager. Mais je suis une cuisinière hors pair et je suis passée maître dans l'art des sauces aux herbes sauvages. J'en tire des saveurs sublimes. D'un œil expert, elle vérifie son effet sur nous avant de poursuivre. En dehors des réceptions que j'organise au manoir, nous mangeons rarement de la viande et chauffons notre grande maison avec du bois de récupération. »

Notre amie Malika sert à la ronde le couscous très attendu, rien ne vaut son couscous délicieusement parfumé accompagné d'une viande d'agneau tendre. Grazyna s'entretient de cuisine et d'épices avec elle en mangeant. Slavik reste muet. Les conversations s'étoffent au dessert. Les gâteaux orientaux, saturés de miel et de pâte d'amande font l'unanimité. Subitement, Grazyna coupe court aux discussions en cours de façon inattendue en tapant d'un coup sec sur la table à l'aide d'un diapason qu'elle porte à l'oreille, ordonnant à Slavik de chanter. Il s'en suit une minute de silence figé. Le musicien paniqué lance un appel de détresse à sa bienfaitrice, tandis que l'étonnement grandit chez les convives. Perçoit-elle la désapprobation ? Elle change de tactique. Avec une douceur persuasive, elle exhorte son poulain du regard en chantonnant le "la" qui vibre encore à son oreille. Slavik se lève et lance

son chant vigoureux et rythmé qui tantôt nous entraîne dans de folles accélérations joyeuses et tantôt rejoint des profondeurs qui expriment la peur indicible de la mort.

Le petit groupe du bout de la table qui n'a pas apprécié l'intervention autoritaire de Grazyna continue de converser à mi-voix. Dès qu'une chanson est terminée, Christophe, le leader de la bande d'indisciplinés, veut connaître le texte de la chanson, plongeant dans l'embarras Slavik qui ne répond pas. Grazyna résume le sujet en une phrase, mais notre questionneur veut la traduction littérale. Il devient clair que le petit groupe rigolard a décidé de faire de l'obstruction. Jean, un autre de nos amis, saxophoniste, qui est venu avec son instrument, propose délicatement à Slavik de le retrouver un peu à l'écart, pour un bœuf, mettant ainsi fin au concert et à l'embarras. Les conversations reprennent comme si de rien n'était. Grazyna s'adapte avec souplesse à la nouvelle situation en questionnant Malika sur sa vie. Cette dernière, qui a le parler aussi franc et direct que son sourire, plonge son regard dans celui de Grazyna et lui pose tout haut la question à laquelle chacun pense : Qui est exactement Slavik pour toi ? C'est mon meilleur ami, répond l'interpellée avec un air de connivence entendu. Malika part d'un grand rire triomphant. Cet aveu en demi-teinte donne une bouffée d'oxygène et, complices, elles se mettent à échanger des confidences pendant le reste de la soirée.

Au moment du départ, Grazyna s'adresse à nous :

« Je me sens seule et à bout de souffle, nous recherchons des amis prêts à me seconder dans ma tâche de promotion de l'artiste, nous en avons discuté avec Slavik et avons pensé à vous ». D'une même voix et avec enthousiasme que nous acceptons !

En septembre, nous sommes invités à partager un repas avec eux au manoir. Je choisis le déjeuner. Grazyna tente de me convaincre d'accepter de venir plutôt dîner, car Slavik d'ordinaire se lève tard. Je reste ferme, ils habitent dans la campagne et je ne conduis plus la nuit. Préoccupée, elle finit par suggérer 13 heures. Elle prendra le risque de contrarier son musicien, nous nous sommes engagés à travailler bénévolement pour eux, cela mérite un effort.

C'est ainsi qu'à treize heures précises, elle nous attend sur la route, devant leur bâtisse, habillée d'une robe moirée, au décolleté bridé par sa généreuse poitrine, et toujours chaussée de ses escarpins rouges brinquebalants. Elle s'est levée tôt le matin pour faire le marché et mitonner une blanquette de veau à l'ancienne. La lourde porte d'entrée à double battant découvre un espace haut de plafond qui avait dû abriter un chai, ou une écurie en son temps.

Les poutres sont couvertes de projecteurs de lumière. « C'est notre salle de concert. Le sol reste en terre battue en raison des inondations fréquentes à partir de l'automne. Nous allons prendre l'échelle meunière que vous voyez au fond, elle débouche directement sur la salle de réception ». La rampe est branlante et la rambarde qui délimite la pièce, aussi. La salle de réception ouvre sur trois pièces en enfilade, deux salons et un boudoir. C'est de cette pièce intime, au nom accordé à son humeur, que nous voyons Slavik sortir en traînant les pieds.

L'appartement évoque le luxe et la magnificence selon Grazyna. Il est surchargé de tapis d'Orient et d'étoffes cramoisies, de rideaux savamment froncés et relevés à certains endroits par des cordons tressés, les velours et les voiles modulent la lumière de l'opaque à la transparence. Des fauteuils et des canapés de tous styles offrent aux fessiers des visiteurs leurs coussins moelleux. Il y a des guéridons, des chandeliers, des vases, des fleurs, des sculptures, des miniatures. Trois rangées de sièges récupérés dans un cinéma "d'époque" complètent le décor. L'ensemble hésite entre un palais des mille et une nuits en fin de carrière et une caverne d'Ali Baba. Dans le premier salon trônent deux pianos nez à nez, un piano d'étude droit et un quart de queue. « C'est ici que se déroulent depuis quinze ans les grandes soirées culturelles du manoir qui tournent autour de Slavik ! » annonce-t-elle satisfaite. La table est dressée le long de la rambarde provisoire qui plonge sur la salle de concert. La nappe a été décorée de pétales de roses fraîchement effeuillées ; trois assiettes à liseré d'or y sont disposées. À leur droite, un repose-couteau en ivoire et un rince-doigts en cristal exhalent des parfums acidulés.

Slavik, renfrogné vient s'asseoir. Dès le hors-d'œuvre, Grazyna se plaint de sa paresse. Il ne l'aide pas dans les travaux ménagers, vit la nuit sur son ordinateur et n'émerge jamais avant treize ou quatorze heures ; de plus, il lui rend la vie difficile en faisant des escapades dont la durée imprévisible l'oblige à annuler des rendez-vous pris pour lui. À cet instant, mon regard croise celui de Michèle, amusé. « Bonjour Philippine ! », me glisse-t-elle à l'oreille, nous avons pensé ensemble à la jeune fille au banc. Grazyna s'exprime comme une mère soucieuse de son ado en pleine crise, mais l'ado a 32 ans. Ensuite, elle nous explique son métier d'agent artistique, metteuse en scène et régisseuse des événements qu'elle organise autour de l'artiste. Elle s'est instruite au sein de la diaspora polonaise à Paris, où elle a longtemps vécu dans des milieux à la fois artistes et bohèmes. « Je leur dois ma culture musicale fortement empreinte de l'âme slave. J'ai bien connu le célèbre compositeur Alexander Tasman et sa seconde épouse, la fille du contre-amiral Jean Cras. Je conserve encore des relations avec des gens de la haute société, moins cependant depuis mon divorce avec *mon premier homme*, dont je tairai le nom par discrétion... » Attend-elle que nous insistions pour lever le voile ? Nous n'en

faisons rien. Profitant du moment où Slavik est allé alimenter le feu de bois dans la vaste cheminée après le salon, elle glisse à mi-voix : « Je ne suis pas pour rien dans l'écriture des textes des nouvelles chansons que vous allez découvrir tout à l'heure, mais Slavik ne veut pas le reconnaître, chut ! »

Slavik, revenu à table, me prend soudain à témoin :

« Je n'en peux plus de vivre dans cette habitation humide et froide cinq mois de l'année, je possède une maison en Touraine beaucoup plus agréable, mais elle refuse d'y séjourner. J'envisage d'aller m'y installer seul ».

Comme si elle n'avait rien entendu, Grazyna se tourne vers moi, s'adressant à l'architecte, pour me parler des travaux qu'elle a entrepris en vue d'assainir la demeure. J'avais bien remarqué les doubles vitres encadrées de ferrailage massif qui diffusaient la lumière du jour côté rue et les lourdes portes de chêne. Il ne m'échappait pas que c'était là des travaux hors de mesure pour une personne qui vit de l'aide sociale...

Nous en étions au service de la blanquette à l'ancienne, lorsqu'un chambardement s'est fait entendre au-dessus de nos têtes, on aurait dit des meubles renversés sur le plafond de bois. Grazyna dit aussitôt : « Ils viennent de tomber du lit, ils risquent de se battre, ils ont bu toute la nuit ». C'est ainsi que des personnages inconnus se sont manifestés à nous par la voie de notre ouïe. Il ne s'agissait pas de revenants, mais du *deuxième homme de Grazyna* et de son ami du moment.

« Monsieur de Kerenec est mon mari, celui auquel je dois mon titre de noblesse, petite noblesse bretonne, minimise-t-elle. Il habite au grenier et vient de s'enticher d'un compère SDF avec lequel il mène grand train la nuit ».

Elle lit l'inquiétude sur le visage de Michèle.

« Non, ils ne descendront pas. Je monterai tout à l'heure pour leur porter leur pitance. L'alcoolisme est une terrible maladie ».

On entendait des pas lourds là-haut, notre repas se terminait en silence.

Slavik est allé se mettre au piano pour dissiper le malaise. Après quelques accords, et des improvisations qui faisaient penser aux gymnopédies d'Érick Satie, il a demandé ce que nous souhaitions entendre.

« Ton répertoire de chanson française ! a demandé Michèle », c'était le cri du cœur.

Huit ans après, en écrivant cette histoire, le souvenir ému de ses textes insolites, poétiques et baroques me revient. Tantôt des oiseaux y parlent comme dans les contes, tantôt des amours

"point com" ouvrent les portes d'une liberté provisoire à un jeune homme ligoté qui pourrait lui ressembler. Sautant des rêves de Perrette aux angoisses des nations victimes des razzias barbares, passant du sucre au sel, du sourire à la satire grinçante, explosant, bondissant sur son siège, il faisait partager sa jubilation.

Au bout de quelques secondes, nous avons oublié le tapage du grenier, les discours enflés de Grazyna, le décorum saugrenu, nous étions au concert et l'artiste était extraordinaire.

Une heure et demie plus tard, et le calme rétabli au grenier, Grazyna nous invite à visiter son domaine, l'ancre de l'impresario. Comme Michèle s'est proposée pour l'aider au travail de secrétariat, elle sort d'un placard des piles de dossiers qui contiennent les photocopies de ses courriers professionnels, tous écrits à la plume, avec pleins et déliés. Le premier mot de chaque phrase se trouve agrémenté d'une majuscule aux arrondis tarabiscotés, la formule de politesse, délicieusement désuète et farfelue se détache en fin de missive, mêlant parfois un certain humour aux ronds de jambe très appuyés. Sur une table, des piles de jaquettes de CD découpées attendent le pliage et des enveloppes prêtes à être cachetées à la cire, sont rangées en tas selon leur dimension. On trouve des affiches, des aquarelles, des poèmes et des photos de Slavik au piano ou à l'accordéon à l'âge de 18 ans, l'âge de son arrivée au manoir. Sur l'une d'elles, une magnifique jeune fille blonde tourne les pages de musique au-dessus du piano et deux adolescents bruns sont sagement assis. Ce sont mes enfants. Ma fille que vous voyez à côté du piano a l'âge de Slavik, dit Grazyna. Je l'ai eue avec mon premier homme, les garçons ont pour père monsieur de Kerenc, mon second mari. Michèle avait pensé rendre service en préparant des dossiers ou des mailings par internet, mais ici tout est fait main. Voyant son embarras, Grazyna déclare : « J'avais une excellente collaboratrice, qui m'a quittée, je ne sais pourquoi, elle me rendait grand service en nettoyant les rampes et les escaliers, les parquets et les tapis. Hélas, c'est si grand ici que depuis que mes enfants sont partis de la maison, je ne peux plus y pourvoir seule ». À ce moment-là, ma compagne lui a précisé que le ménage ne fait pas partie des tâches auxquelles elle s'est engagée pour la promotion de Slavik et qu'elle ne saurait pas l'accompagner non plus dans ses activités artisanales d'enluminure.

Leur première visite chez nous, un dimanche vers 17 heures a eu pour objet la récupération du bois de chauffage entreposé dans notre jardin. Ce jour de novembre était mal choisi, il pleuvait sans discontinuer. Pendant que Slavik est parti observer le tas de bois,

Grazyna se réchauffe avec un thé. Cinq minutes plus tard, il annonce que le bois est trop vieux et détrempe, inutile de l'emporter, il ne brûlera pas. Je suis en train de soumettre à Grazyna une idée, je poursuis :

—... qui ne tente rien n'a rien, demain j'appelle José Arthur, laisse-moi faire !

— Surtout, si tu l'as au téléphone, donne-lui immédiatement mes coordonnées, répond Grazyna soucieuse de ne pas se laisser déposséder de ses prérogatives.

— Si ça fonctionne, je vous appelle aussitôt, rassure-toi ».

J'ai mon plan, je me sens capable de convaincre. Je leur parle des émissions de José Arthur, de ses interviewes d'artistes encore inconnus, ça se passe aux Champs-Élysées.

Slavik écoute médusé, un courant de sympathie circule. Ma compagne qui a d'abord affiché son scepticisme finit par conclure : « Quatre personnes rassemblées sur un même objectif peuvent créer une dynamique, ça vaut la peine d'essayer. Puis se tournant vers eux : Pour ce soir, j'ai prévu une soupe au pistou, la partageriez-vous avec nous ? »

Nos nouveaux amis acceptent avec joie ! La soirée se passe à tirer des plans sur la comète, à évoquer les scènes et les tremplins de chanson française qu'il faudrait contacter. Après le repas, Grazyna euphorique, va chercher son dernier poème dans la voiture, Slavik prend sa guitare. Lorsqu'elle se met à déclamer d'une voix chevrotante, sur fond d'accords musicaux, je me sens transporté à la fin des années 40 en présence d'Éluard et Aragon... Elle a conservé la diction d'époque, emphatique et lyrique qui prête à sourire aujourd'hui. Son écriture fleurie ne ressemble en rien à celle elliptique, faite de courtes phrases juxtaposées, des chansons de Slavik qu'elle se targue de co-écrire.

Dès le lendemain de cette soirée amicale, je téléphone à France-inter, on me donne le numéro de l'équipe de José Arthur et je suis mis en relation avec sa principale collaboratrice à qui j'explique que j'ai découvert, hier, par hasard, sur le podium d'une petite ville du midi, un chanteur inconnu qui ne devrait pas le rester ! J'explique : le grand-père ukrainien, la musique tzigane, la chanson française, la prestance du musicien... La femme m'écoute avec attention, s'assure que je ne suis pas un membre de la famille, ni son imprésario, que je suis bien le spectateur enthousiasmé que je prétends être ; elle note mon nom, mon adresse, mon âge, ma profession, me questionne sur mes goûts musicaux. « Pourquoi l'émission de José Arthur ? interroge-t-elle. Parce que je l'écoute régulièrement et l'apprécie ».

Elle m'avoue qu'ils ne sont jamais saisis par des auditeurs désintéressés, elle promet de faire écouter le chanteur au plus vite. A-t-il un site sur lequel on peut accéder à ses

enregistrements ? Oui. Un numéro de téléphone personnel où le joindre ? Le voici, j'ai sa carte de visite.

« Nous appellerons directement le chanteur s'il y a lieu, en tout cas, nous l'écouterons dès demain, votre démarche inhabituelle aiguise ma curiosité ».

Trois jours plus tard, Slavik vient me voir, seul, pour me remercier. L'émission est fixée au samedi 15 décembre, dans trois semaines. Il me raconte comment Grazyna a failli faire capoter l'affaire : « quand le téléphone a sonné, elle a répondu, je me trouvais dans la pièce voisine. Je l'ai entendue affirmer que c'était elle l'interlocutrice au titre de manager. J'ai compris que la personne insistait pour me parler. Je me suis approché. Grazyna disait que j'étais absent, qu'elle transmettrait, je lui ai arraché le téléphone des mains, juste à temps, j'ai senti la collaboratrice de José Arthur excédée. Je me suis présenté, j'ai confirmé les circonstances au cours desquelles je t'ai rencontré sur la place, elle s'est radoucie et m'a dit : « Vous avez bénéficié d'un avocat de talent ! Ceci dit, nous vous avons écouté et nous avons aimé, simplement nous vous demanderons de venir la veille de l'émission, nous referons quelques enregistrements, les vôtres sont un peu amateurs. » Ils avaient eu un désistement, d'où sa proposition de rendez-vous à cette date rapprochée, j'ai confirmé mon accord immédiatement », m'a dit Slavik.

Grazyna nous a invités au repas de Noël dans un mas.

« Une de mes amies, Polonaise, me le prête pour deux semaines pendant les vacances. Il se situe en pleine garrigue, avec des points de vue jusqu'à la mer ! Cela nous permettra de fuir le manoir dont le rez-de-chaussée a été à nouveau inondé. Nous serions heureux de vous recevoir et vous raconterons les détails de notre soirée à France-inter. Mon mari sera avec nous, il m'est impossible de le laisser seul une dizaine de jours, il est sous ma tutelle depuis cinq ans et je m'efforce de lui éviter la pire déchéance. C'est le père de mes deux fils argue-t-elle en guise d'excuse. Au demeurant, Allan est un homme cultivé, agréable quand il est à jeun et vous avez des points communs, le dessin et la photo ; il a été photographeur dans de grandes imprimeries pendant 37 ans. La bonne nouvelle c'est que nous sommes provisoirement débarrassés de son ami SDF, ils ont eu un accident de voiture la semaine dernière, la Clio est hors service. C'est son copain qui était au volant. Les gendarmes ont mesuré son taux d'alcoolémie, la sanction a été la cure de désintoxication immédiate. Nous

sommes donc tranquilles pour quelques semaines. Si vous en êtes d'accord, nous vous attendrons à treize heures, Slavik sera levé et de bonne humeur, j'y veillerai ».

La demeure dans la garrigue n'a rien d'un mas, sinon le pan de mur d'origine auquel elle est accolée, c'était une élégante maison d'architecte aux lignes modernes, discrètement intégrée dans le paysage vallonné.

Un homme en sort, s'avançant vers nous d'un pas mesuré, tête curieusement repliée sur sa poitrine. Il est très grand, serré du col aux chevilles dans une gabardine marron de gros drap, croisée sur le devant, qualité Burberry. Lorsque la tête se relève lentement, le visage émerge d'une masse de cheveux poivre et sel, longs jusqu'aux épaules, partagés par une raie au milieu. Il s'approche, je remarque la main et le poignet presque noirs, ni crasseux ni velus, mais tannés. Il se présente : Allan de Kereneec, en serrant longuement et cordialement la main de Michèle et la mienne. Grazyna m'a beaucoup parlé de vous. Son maintien est rectiligne. Sa noblesse — ou la représentation que je m'en forme à travers les images d'Épinal stockées dans ma mémoire — transparait tant dans sa silhouette que dans son regard clair et pénétrant.

J'ai cru qu'il sortait du film « Il était une fois dans l'Ouest » ai-je confié le soir à Michèle. Elle avait pensé à un aventurier du XIXe siècle, c'est sa bienveillance qui l'avait le plus frappée.

La porte d'entrée ouvre sur une pièce de plus de cent mètres carrés et comporte plusieurs espaces délimités par trois marches. La table est dressée sur le niveau le plus élevé, les niveaux inférieurs sont organisés en salon et bibliothèque. Les baies vitrées offrent à la vue des compositions de pins, cèdres du Liban, cyprès et plus loin, chênes verts. L'espace supérieur dessert deux chambres somptueuses avec d'un côté la salle de bain, et de l'autre, l'office. Celui du bas mène à la souillarde dans l'entrebâillement de laquelle on découvre un lit de camp et des chaises en plastique. C'est actuellement la chambre de Monsieur de Kereneec précise Grazyna. Sans passer par l'étape « apéritif », pour les raisons qu'on devine, nous nous retrouvons autour de la volaille. Grazyna trône derrière, décontractée, dans une robe longue écrue taillée dans le biais, qui pour une fois la laisse libre de ses mouvements, dissimulant mieux son obésité que ses tenues habituelles. Slavik, toujours en noir, se trouve en bout de table, à sa droite. Allan qui n'a pas quitté sa gabardine, à sa gauche, à l'autre extrémité. L'hôtesse nous a fait asseoir face à elle. La conversation entre Allan et moi

s'engage, comme avec un ami que l'on retrouve après de nombreuses années. Nous avons en commun Paris, le cabinet de dessin du Louvre, la photographie, la gravure.

Grazyna épanouie nous observe tendrement.

Pendant la découpe de la poularde, Allan s'est éclipsé une minute dans la souillarde et revient avec une reproduction de Cranach « Le portrait d'un prince saxon » qu'il me montre avec force commentaires sur les détails. Slavik, qui n'est pas le héros de la fête, se rembrunit à vue d'œil. La jalousie se peint à gros traits sur son visage. Il ne dit mot. Pendant le repas, Allan retourne plusieurs fois dans la souillarde. Ses allers et venues prennent l'allure d'un ballet, mais nul n'y prête attention. Après le gâteau que nous avons apporté, suivi du service du café, il disparaît encore et nous rejoint pour une courte promenade dans la garrigue.

Au retour, je le vois sortir de son antre, une bouteille collée à lui et la glisser au sol, derrière l'accoudoir du canapé, près de l'espace bibliothèque où nous avons pris place. Grazyna entreprend de raconter l'émission chez José Arthur.

— Nous sommes montés à Paris en voiture dès le jeudi, car il fallait transporter les instruments... Allan, avec douceur, la coupe :

— Pardon, Grazyna, n'oublie pas de dire que vous êtes partis vêtus de neuf de pied en cap et équipés du dernier modèle d'une caméra vidéo très perfectionnée, sans parler de l'achat d'un appareil photo avec un objectif Leica pour remplacer celui que vous avez perdu l'an dernier.

Grazyna interloquée balance entre se justifier et poursuivre, mais Allan ne lui laisse pas le temps d'enchaîner, goguenard, il décrit, à l'aide d'un vocabulaire technique approprié, les qualités optiques de la caméra qu'ils ont achetée, sans savoir en utiliser les performances. Par petites touches et sans se départir d'un sourire ironique, il explique qu'il n'est pas dupe de ce qui se décide sans son accord et sur ses ressources « pour des résultats décevants ! Slavik se retranche dans un silence furieux. Allan, fort de notre écoute, pousse son avantage.

— Leur amateurisme ne concerne pas que l'optique, on pourrait parler de la prise de son, de la communication et de leurs méthodes de travail en général. Vous avez suivi l'émission, je suppose, dit-il en nous prenant à témoins. Moi je l'ai écoutée du manoir. Parlons des cafouillages... »

Grazyna piquée à vif réplique que ce ne serait pas arrivé si elle avait été admise dans le studio, elle avait dû rester derrière, sans pouvoir rappeler à Slavik certains détails.

Celui-ci en colère décrit le scandale qu'elle a provoqué dans les coulisses juste avant le passage en direct.

Je commence à comprendre pourquoi il n'était pas en état de répondre aux questions de José Arthur. Même son chant manquait de conviction.

Pendant que Slavik et Grazyna règlent leurs comptes entre eux au sujet du fiasco de l'émission, Allan boit du petit lait... et surtout du whisky à même la bouteille posée à son côté. Il m'explique en aparté que leur trio vit sur sa retraite et sur les maigres rentes qui restent de sa fortune après l'achat du manoir et des travaux qu'il y a commandés en son temps. Son élocution devient hésitante, émaillée d'absences, il fait des efforts pour renouer les fils de sa pensée, mais y parvient.

À dix-sept heures, Michèle annonce que nous devons partir immédiatement, avant la nuit. Slavik s'est éclipsé, Grazyna nous salue comme si rien de fâcheux ne s'était passé. L'homme du jour nous raccompagne à la voiture en se concentrant sur sa marche. En maître de maison d'un soir, il exprime le plaisir qu'il aurait à nous revoir une prochaine fois au manoir.

Depuis que nous sommes engagés à travailler à leur côté, Grazyna téléphone chaque soir à ma compagne pour faire le point sur les contacts pris. Elle est dé-bor-dée ! Ce qui ne l'empêche pas de bavarder pendant une heure, relatant par le détail ses moindres entretiens téléphoniques agrémentés de nombreuses anecdotes. Du deuxième homme, il n'est plus question.

Aucun concert n'a été programmé cette année, il est difficile en janvier de décrocher des dates pour les mois à venir. Grazyna a cependant obtenu un concert en mai dans un temple, Michèle a réussi à négocier trois soirées en avril dans un petit théâtre privé qui vient d'ouvrir. Elles ont également convaincu une scène dédiée à la chanson française d'inviter Slavik en résidence en septembre prochain, cela devrait déboucher sur sa participation à un festival l'année suivante. Le résultat est mince, eu égard à l'énergie déployée, mais nos amis avaient perdu tous leurs contacts depuis un an de façon inexplicable. Grazyna, à ce sujet, invoquait son état de fatigue.

Un après-midi, Slavik vient me rendre visite en grand secret pour me prier de tenter un contact sur une des émissions de Jean-Louis Foulquier qui en anime plusieurs à France-inter. Il ne tient pas à confier cette démarche à Grazyna en raison du précédent fâcheux chez José Arthur. Pour la première fois, ce jour-là, nous discutons. Il me confie : « je suis anachronique, hors de la société, hors du temps ». Les textes de ses chansons témoignent, entre rêve et cauchemar, poésie et dérision de ses combats sans issue. Pour Foulquier, je réponds : « je le

tenterai, mais il faut me laisser le temps d'écouter toutes ses émissions et de cerner le personnage ». Pendant plusieurs semaines, j'y pense et puis j'oublie, quelque chose me retient, mais quoi ? Je n'en sais rien. Disons que j'attends l'inspiration, le déclic. Contrairement à José Arthur, Foulquier choisit de donner un coup de pouce à des chanteurs qui ont déjà des tournées. Avec quatre dates de concerts, ce n'est pas aisé.

Le couple nous rend fréquemment visite, le samedi soir. Grazyna évoque avec nostalgie les réceptions du manoir. C'était le temps heureux où ses enfants vivaient encore avec elle. Son *deuxième homme*, Allan, était parti travailler à Paris et se faisait rare, mais il envoyait une pension confortable pour leurs deux fils et payait l'entretien du manoir. Son premier homme versait encore une pension pour sa fille aînée. « À l'époque, toute ma petite famille était mise à contribution pour les soirées concert. Mes enfants aidaient au ménage, à la vaisselle et au service, moi je faisais la cuisine et l'hôtesse et Slavik chantait ! Nous nous amusions beaucoup, c'était chaleureux. Mais ça n'a pas duré. Ma fille aînée s'est mariée très jeune et mes fils ont quitté la maison tout de suite après. Ils avaient 17 ans... Pendant quelques années j'ai réussi à embaucher des demandeurs d'emploi de longue durée sur des contrats aidés — j'avais créé une association pour ça — mais ça n'a pas duré non plus, ils se sont plaints des conditions de travail... Les gens sont exigeants. Actuellement, l'entretien du domaine m'épuise, sans parler de la charge de mon mari malade ces dernières années... Slavik n'intervient jamais quand Grazina parle de leur passé commun. Il semble l'approuver. À mon égard, il est attentionné, mais reste distant avec Michèle. À une ou deux reprises, elle a tenté d'engager avec lui une bribe de conversation en russe, faisant appel à ses souvenirs d'apprentissage de la langue au lycée, mais chaque fois il s'est fermé comme une huître, ne daignant pas lui répondre.

Le 21 février, sur l'insistance de Michèle, un rendez-vous a été pris avec un conseiller chargé d'accompagner les artistes dans leurs recherches de contrats et susceptible de cofinancer leur publicité. Il s'agit d'un service du Conseil Général. Depuis un mois, Michèle constate qu'il est difficile de travailler avec Slavik. Il devait lui faire parvenir des photos pour la réalisation des flyers, il oubliait. Il n'était pas content des projets de dossiers de presse et les refusait tous ; il ne jugeait pas utile de faire référencer son site internet, il n'était pas encore passé signer le contrat avec le théâtre qui lui avait réservé 3 dates en avril, et pour couronner le tout il s'était mis en tête dernièrement d'exiger un piano à queue pour ses

concerts ! Il est inutile de lui préciser que la location du piano et son transport coûteraient cinq fois le montant de la recette qu'on pouvait espérer dans ce lieu de 80 places ! Slavik vit hors des contingences matérielles.

La veille du rendez-vous avec l'organisme d'aide aux artistes, Grazyna téléphone pour dire qu'elle ne pourra pas y accompagner Slavik, car « dé-bor-dée », elle confie la mission à Michèle. « Nous nous retrouverons tous les quatre le soir, à l'issue de l'entretien, comme ce sera l'anniversaire de Slavik, nous boirons une coupe de champagne ensemble. »

Michèle et Slavik rentrent du rendez-vous un peu avant 19 heures. Elle, pâle et tremblante, comme saisie d'une indisposition subite se retire dans la chambre. « Ce n'est rien, j'ai besoin de m'allonger. » Slavik est pressé, Grazyna ne le rejoindra pas, car ils prennent l'avion le lendemain matin pour le sud du Maroc et elle n'a pas terminé les bagages. Ce voyage qui n'a jamais été évoqué le rend d'humeur joviale ! Il m'explique tout excité qu'ils ont été invités à un festival de poésie et que Grazyna a obtenu des billets de dernière minute. « Nous sommes follement heureux, Grazyna et moi ». Il me fait penser à un jeune marié très amoureux qui part en voyage de noces. Déjà il se dirige la porte. Je m'enquiers :

— Votre entretien s'est-il bien déroulé ?

— Quel entretien ? avant de se raviser : ah, oui.

Il est déjà ailleurs. Je le rattrape par la manche.

— Attends ! nous devons fêter ton anniversaire, j'ai préparé un cadeau pour toi, emporte-le. J'avais peint une grande toile qui représentait un hangar en perspective, dans un camaïeu de gris. À l'emplacement du nombre d'or, j'avais placé la silhouette noire et l'écharpe rouge d'un pianiste, seul, vu de dos, jouant sur un Pleyel. Le hangar était vide, hors trois caisses de déménagement fermées, empilées. Cela donnait une tonalité onirique au tableau. Étonné, il m'a remercié de façon mitigée et l'a pris sous le bras. Je n'ai pas le temps de l'informer de mon contact avec une collaboratrice de Foulquier obtenu cet après-midi même.

Le lendemain après-midi, Michèle me fait le récit de leur visite au Conseil Général :
À 18 heures précises, nous étions dans la salle d'attente quand un homme a ouvert la porte et appelé Stéphane Hartman, Slavik s'est levé, je suis restée stupéfaite. Je l'ai suivi. L'homme lui a posé des questions pour compléter son dossier. Il est né à Tours, de père Allemand et de mère Française. Cela a été comme un coup de poignard dans le dos. Comment a-t-il pu nous cacher sa véritable identité ? Je me sens trahie. Durant les secondes suivantes, je me souviens d'une lettre dans les dossiers de Grazyna, libellée Francine de Kereneç, ça m'avait intriguée

sur l'instant et j'avais oublié. Après tout, ce n'est pas si grave, ils se font appeler par leurs noms de scène. Notre relation ne justifie pas qu'ils nous confient leur véritable identité. Je tente de me raisonner. En un éclair, l'idée que Slavik ne parlait pas le russe m'a traversée... d'où son embarras.

L'entretien a été des plus curieux. Slavik alias Stéphane, d'habitude réservé, voire taciturne, était d'humeur joyeuse ! Il a déclaré d'emblée qu'il n'avait besoin d'aucune aide matérielle ou financière, ayant la chance d'avoir un imprésario, Grazyna de Kerenc (l'homme a pris note) qui s'occupait de tout pour lui et très bien ! Il disposait d'affiches prêtes et de dossiers de presse, il possédait la liste de tous les contacts en région, etc. Le conseiller nous regardait perplexe, se demandant à quel sujet le musicien l'avait sollicité et qui était la dame d'un certain âge à son côté. J'étais aussi surprise que lui et ne trouvais rien à dire. L'homme nous a raccompagnés à la porte en réitérant ses offres de service, s'il advenait que nous en eussions besoin. Ce n'est qu'à la sortie que Slavik m'a annoncé leur départ au Maroc. « Et la préparation des concerts ? ai-je demandé. Et la photo pour les documents à imprimer ? Et la signature du contrat pour les trois soirées au théâtre ?

— Oh, nous revenons dans huit jours, nous verrons cela dès notre retour !

Je ne comprenais pas que cet épisode ait affecté Michèle à ce point. L'irréalisme de Slavik nous était déjà connu, ça n'enlevait rien à son talent. Moi-même, j'étais ravi du contact avec Adeline, la collaboratrice de Jean-Louis Foulquier !

Sans plus de considération pour l'affliction de ma compagne, je lance :

Quelle bonne surprise ils vont avoir à leur retour s'il est retenu pour une émission ! Après tout, huit jours d'attente, ce n'est pas si grave.

Adeline m'a rappelé comme promis dès le lendemain et m'a confié son numéro de portable personnel. Elle avait pris le temps d'écouter quelques chansons sur le site. Elle était enthousiasmée ! Elle m'a demandé de lui expédier les CD. Je ne possédais que ceux qu'ils nous avaient offerts, je les ai immédiatement envoyés en Chronopost. Je crois que je serais allé les porter moi-même à la maison de la radio si j'avais pensé que ça lui parviendrait plus vite ! Quand Michèle est rentrée le soir, elle m'a trouvé en ébullition :

« Adeline est une femme formidable ! Nous nous sommes découvert des amis communs à Paris et à Faugères dans l'Hérault ! Nous avons parlé *pinard* au sujet de Faugères et cinéma à

propos de notre ami ingénieur du son à Paris. Bref, nous étions faits pour nous rencontrer ! En fin de semaine, elle va voir Jean-Louis sur l'île de Ré pour lui apporter les CD. » J'ai regardé les photos d'Adeline et des autres membres de son équipe sur internet. Pendant 8 jours, nous n'avons parlé que de France-inter. Adeline a bien reçu les CD, son équipe les a écoutés, Slavik fait l'unanimité. Adeline veut voir mes peintures ! Je vais lui envoyer ma plaquette. Adeline, Adeline, Adeline et Jean-Louis !

Le 28 février est la date du retour de nos amis. Je téléphone plusieurs fois en après-midi sur le portable de Grazyna et le soir au manoir. Pas de réponse. Je laisse un, deux, trois messages. Aucun rappel. Le 29 février et le 1^{er} mars, même insuccès. Je reste désespéré.

Adeline me rappelle :

« Foulquier est d'accord pour programmer Slavik sur plusieurs émissions, je vous adresse le calendrier prévisionnel la semaine prochaine. Je réponds : envoyez-le directement à Mme de Kereneq, son manager. Écoutez, c'est vous qui m'avez contactée, je traiterai avec vous. Dites bien à cette dame que je ne souhaite pas qu'elle m'appelle. »

Nous faisons des courses ensemble quand j'ai rapporté cette conversation à Michèle. « Je pressens des ennuis... puis, saisie d'une intuition soudaine, elle ajoute : essaye de téléphoner à Grazyna depuis une cabine téléphonique... »

Effectivement, là, ça répond tout de suite.

« Nous arrivons à l'instant, dit Grazyna, j'ai fait une chute à la sortie de l'avion et passé trois jours à l'hôpital à Marseille, rien de grave, c'est la jambe, on me l'a plâtrée. » Je lui annonce triomphalement la bonne nouvelle. Au lieu de l'exclamation de joie attendue, un silence... Avons-nous été coupés ? « C'est moi qui ai eu le premier contact ! rétorque-t-elle d'une voix blanche, j'avais appelé Foulquier et parlé avec sa collaboratrice la veille de notre départ au Maroc, excuse-moi je raccroche, je suis très fatiguée, on discutera demain. » Abréger une conversation, ce n'était pas son genre !

Cette fois-ci, c'est ma compagne qui s'étonne de l'ampleur de mon désarroi. « Tu les connais ! Elle ne manque pas de toupet ! Et Slavik, chute ou pas, aurait pu téléphoner depuis 3 jours ! »

Le lendemain, Grazyna m'a appelé dans l'après-midi. Elle a attaqué sans préambule : « Juste le soir de notre départ, j'ai eu la collaboratrice de Foulquier ». J'ai attendu avec curiosité ses explications.

— Figure-toi que je viens d’oublier le nom de cette collaboratrice de Foulquier avec laquelle je me suis entretenue, voyons, n’est-ce pas un prénom avec un i ? Cécile peut-être ?

— Non, pas du tout ! Je vais te mettre sur la piste, le prénom commence par un A.

— Annie ! lance-t-elle.

— Ce n’est pas ça non plus, mais ça va te revenir.

— Anne-Marie ?

— Non ! Ce n’est pas un prénom composé.

— C’est trop bête, s’agace-t-elle, je l’ai sur le bout de la langue !

Je la laisse s’enfermer, je savais qu’elle se précipiterait sur le téléphone dès que je le lui aurais dit. Elle poursuit ses recherches : voyons, ça va me revenir : Amélie, Aurélie, Aline…

— Tu brûles !

— Ah, non je suis bête, c’est Amandine !

— Raté !

Je décide d’abandonner le jeu, de toute façon elle trouvera son nom. Elle demandera à Slavik de chercher sur internet.

— Elle s’appelle Adeline.

— Ah, voilà ! Je m’en souviens très bien maintenant ! Par contre, j’ai oublié son nom de famille…

— Alors là, c’est incroyable Grazyna ! Tu aurais dû le retenir, car il se trouve que c’est le nom de ma rue !

— Oh, bien sûr, suis-je bête, comment ai-je pu l’oublier ?

Je lui explique qu’Adeline a demandé des CD et qu’en leur absence, j’ai pris la liberté d’envoyer ceux que nous possédions.

— J’avais moi-même expédié deux CD la semaine précédente ! réplique-t-elle. Le fait de s’y être mis à deux, successivement, aura été positif !

— Non, Grazyna, elle n’a pas reçu deux colis, mais seulement le mien, en Chronopost. Si elle avait reçu le tien quelques jours avant, elle s’en serait souvenue !

Elle réfléchit et dit :

— Il est vrai que j’ai envoyé mon colis en recommandé simple, il ne lui est peut-être pas encore parvenu. »

Avant de raccrocher, je lui signale qu’elle devrait s’abstenir de contacter Adeline et j’ajoute : « Ne t’inquiète pas, je vous transmettrai le calendrier prévisionnel aussitôt. Ensuite, vous reprendrez l’affaire ». Je sais très bien qu’elle ne suivra pas mon conseil.

Moins de trente minutes plus tard, Slavik me téléphone :

« C'est bien Grazyna qui a eu le contact avec... euh ! J'entends Grazyna qui lui souffle : avec Adeline », il répète. Agacé, j'abrège la conversation.

Deux jours plus tard, Grazyna me rappelle de sa voix mielleuse :

« J'ai eu un entretien avec Adeline ! C'était la moindre des choses puisque nous sommes en relation depuis deux ans ! Elle s'est souvenue des nombreuses conversations que nous avons eues ensemble ! Dès qu'elle me confirmera nos dates de passage chez Foulquier, je réserverai des salles de concert à Paris. Pour 3 ou 4 soirées, les tarifs de location ne sont pas très onéreux. Ah, au fait, je dois te dire, nous avons longuement réfléchi avec Slavik, il est préférable d'annuler les concerts prévus en avril et mai, c'est beaucoup trop proche, il a besoin de temps pour retravailler son tour de chant ! Adeline est vraiment une femme charmante ! Je l'ai invitée au manoir en juillet, quand elle descendra en vacances, elle est ravie ! Nous te ferons signe évidemment.

Michèle est donc allée annoncer l'annulation des réservations pour les concerts de Slavik au petit théâtre. Le contrat n'ayant jamais été signé par le musicien, le directeur n'avait aucun recours contre lui, les affiches étaient déjà posées et moins d'un mois avant la soirée il n'avait aucune solution de remplacement. Il était furieux, c'est elle qui s'est fait engueuler, bien entendu. De mon côté, n'ayant pas reçu le calendrier des émissions proposées à Slavik, j'ai téléphoné à Adeline sur sa ligne privée. Je suis tombé sur le répondeur, j'ai laissé des messages à trois ou quatre reprises, elle n'a jamais rappelé.

La semaine qui a suivi cette douche froide, une grève a débuté sur France-inter, annulant tous les programmes.

Deux mois plus tard, Grazyna souhaitait un bon anniversaire à Michèle sur son répondeur téléphonique. « Il ne sert à rien de pleurer sur le lait versé » disait-elle.

Nous avons parlé et déparlé de cette déconvenue pendant longtemps.

Je ressassais. Qu'avait-elle fait ou dit, pour qu'Adeline ne me réponde plus ? J'avais été tellement fier d'obtenir cette promesse de passage sur France-inter !

— Mais c'est justement ce que Grazyna ne pouvait pas accepter ! me répondait invariablement Michèle. Slavik est *son homme*, il ne peut se réaliser que par elle. J'irai même plus loin : Grazyna rêve de la réussite de son oiseau rare, mais redoute tellement que cette réussite ne l'éloigne d'elle qu'elle sabote les projets qui se concrétisent. Michèle disait encore : malgré

ses outrances, elle me fascine cette femme, il y a une telle passion en elle, une telle force de vie !

Un jour, Michèle m'a demandé si, pour lui, j'avais éprouvé de l'amitié. En réfléchissant, non. J'admirais l'artiste, mais sur le plan humain il ne m'inspirait pas confiance, il était distant et insaisissable. « Pourtant tu lui as offert un tableau ! Oui, et dans la précipitation, je l'ai laissé partir sans le photographier. J'ignorais que je ne reverrais plus Slavik ce jour-là... Tu vois, le seul du trio que je regrette c'est le deuxième homme.

Pendant un an nous avons écouté épisodiquement les émissions consacrées à la chanson sur France inter, Michèle consultait le site internet de Slavik, mais rien de nouveau n'y apparaissait. Nous avions presque oublié.

DIX ANS PLUS TARD...

Michèle a retrouvé une camarade d'école primaire sur le marché, nous l'avons invitée à boire un café, sur la place carrée où nous avons entendu Slavik la première fois.

Angèle est intarissable et participe à toutes les associations du pays.

« Ne croyez pas que dans mes clubs, il n'y a que des gens sans instruction ! Tenez, à l'atelier de calligraphie par exemple, on a une dame très bien, Russe d'origine et qui porte un nom à rallonge. *Fan de chichourle*, c'est une sommité ! D'accord, elle est attifée comme un carnaval ! Mais il faut voir comment elle écrit ! Elle est poète ! Il paraît qu'elle organisait des tournées pour un musicien de grand renom... Un Russe aussi. Michèle et moi avons pouffé.

Vite, j'ai enchaîné :

— Elle doit être passionnante !

Et le moulin à paroles s'est remis en route :

— La pauvre ! Elle est veuve et la réversion de son défunt mari ne lui suffit pas aujourd'hui pour entretenir sa maison de maître. Elle est pleine d'arthrose et se déplace avec des béquilles. Au printemps, elle a invité toutes les dames du club chez elle à une conférence sur l'astrologie, parce qu'elle est drôlement calée là-dessus aussi. Seulement, si tu voyais l'état pitoyable de son mas ! Des toiles d'araignées empoussiérées qui pendent partout, des fauteuils *escagassés*, les planchers qui ondulent, *peuchère* ! Ce sont les armoires qui tiennent le plafond ! Elle a deux pianos de prestige chez elle, mais elle passe l'hiver devant sa cheminée parce qu'elle n'a pas d'autre chauffage ! Franchement, je préfère mon trois pièces !

— Et elle vit seule ? a questionné Michèle, elle n'a pas eu d'enfant ?

— Si, si ! Elle en a eu trois ou quatre... Mais ils sont loin. À part *un grand cueilleur de figues* qui enseigne le piano à la salle de la paroisse. C'est bizarre, elle ne nous l'a jamais présenté... par contre qu'est-ce qu'il joue bien ! L'autre jour, il accompagnait Pauline, la fille du charcutier, elle est chanteuse. Vous voyez qui c'est ? Elle a eu sa photo plusieurs fois dans le *Midi Libre*. Son père voulait qu'elle prenne sa suite, mais depuis toute jeune elle ne s'intéresse qu'à la musique. C'est curieux qu'elle soit toujours célibataire celle-là, elle est belle comme un astre ! Vous êtes au courant qu'elle a un fils de neuf ans, dont personne a jamais su qui était le père. Il apprend le piano. Un gosse splendide, avec visage d'ange auréolé de cheveux bruns, bouclés. Vous verrez que ce sera un musicien ! »